

QUELQUES RENCONTRES

Impossible de rendre compte de toutes les belles rencontres que nous devons à la réalisation de cet album: elles sont bien trop nombreuses...

Si certains témoignages recueillis n'ont pas intégré le récit, ils ont accompagné et conforté mon écriture de façon très positive. C'est donc en pensant à toutes celles et ceux qui ont eu la gentillesse de nous accorder du temps que nous évoquons ici quelques-unes de ces rencontres.

LES FILLES DU MLAC BELLEVILLE-MÉNILMONTANT

Notre ami Jean-Luc Deryckx, de la Ligue des droits de l'Homme, nous a mis en contact avec une ex-membre du MLAC Belleville-Ménilmontant. C'est ainsi que j'ai eu le bonheur de rencontrer Claudine Gerry-Touati, qui m'a quant à elle permis de rencontrer Anne Joubert et Brigitte Daudu.

Le comité MLAC Belleville-Ménilmontant a repris la pratique des IVG après l'application de la loi Veil, et ce jusqu'au début des années 80. Claudine, Brigitte et Anne n'apparaissent que de façon très furtive dans notre histoire parce qu'elles font partie de ces rencontres qui méritent un album à elles seules, et que nous espérons pouvoir le faire un jour. En attendant, je suis heureuse de pouvoir rendre compte ici de leur engagement à travers l'article qui suit.

NOUS PARLIONS
SOUVENT DE LA
DOULEUR ENTRE
NOUS.



CLAUDINE GERRY-TOUATI

JE LEUR POSAIS
LA MAIN SUR LE VENTRE
PARCE QUE C'EST DIFFICILE
DE FAIRE MAL À QUELQU'UN.



BRIGITTE DAUDU

SOLIDARITÉ ! MLAC ! MLAC ! MLAC !

APPROPRIATION LÉGITIME D'UNE PRATIQUE ILLÉGALE¹

1. Avant la loi : le MLAC à Belleville-Ménilmontant

Le contexte

Dès 1972, un mouvement national, animé par le réseau féministe, les médecins du GIS, des militant(e)s du planning familial et d'organisations d'extrême-gauche était en train de prendre de l'ampleur. À Paris dans le XX^e, où je vivais depuis

LE FAIT QU'ON NE
SOIT PAS SEULES,
MAIS AVEC DES AMIS
ET UN COLLECTIF TRÈS
SOLIDAIRES RENDAIT LES
CHOSSES BEAUCOUP
PLUS FACILES.



ANNE JOUBERT

¹) Article d'Anne Joubert paru en juillet 2012 dans L'Écho de L'Anci, n° 7.

un an et où j'étais institutrice, nous étions plusieurs à être déjà ancré(e)s dans la vie de quartier à travers des luttes auxquelles nous apportions notre soutien : grèves de loyer de travailleurs africains, grèves de la faim pour l'obtention de la carte de travail, résistance aux expulsions et occupations de maisons, et aussi soutien aux luttes de Lip et du Larzac.

C'est très spontanément et sans aucune hésitation que je me suis engagée dans ce mouvement pour la liberté de l'avortement qui concernait les femmes, toutes les femmes, et donc aussi moi-même !

Une coordination parisienne avait été mise en place avec le GIS, pour organiser des accompagnements en Hollande et en Angleterre. Avec plusieurs copines, j'ai participé aux permanences parisiennes qui avaient lieu à Jussieu, puis, devant l'affluence et le débordement, nous avons décidé de tenir des permanences dans notre quartier, dans la rue : sur les marchés de Belleville, Ménilmontant, Pyrénées, Gambetta, nous avons des panneaux et des tracts, sur lesquels nous dénonçons ce que subissaient les femmes, revendiquons la liberté de désirer un enfant ou non, expliquons la méthode Karman par aspiration sur un tableau, annonçons nos actions et nos permanences.

Les débats dans la rue étaient vifs, parfois violents, nous nous faisons souvent traiter de tous les noms, mais à chaque fois des femmes s'adressaient à nous en chuchotant pour nous demander de les aider. Elles avaient peur, elles avaient honte, mais elles venaient : nous avons alors décidé d'organiser des permanences chez nous, et nos adresses personnelles étaient affichées sur un planning.

Très vite, ces permanences sont devenues non seulement un lieu d'écoute et d'accompagnement, mais aussi un lieu d'échange et de solidarité.

Des femmes de tous les milieux s'y retrouvaient : des ouvrières, des commerçantes, des femmes de flics et de pompiers, des femmes de confession juive, musulmane ou chrétienne, des animistes, des bourgeoises et des babas, des femmes « adultères », des mères avec leur fille mineure, des femmes qui voulaient toute la même chose : résoudre leur problème dans la dignité et sans risquer leur vie.

Les voyages pour avorter à l'étranger devenaient compliqués à organiser, les conditions n'étaient pas bonnes, il y avait de grandes tensions car la demande était trop grande, les médecins du GIS étaient débordés, et des femmes disaient finale-

ment préférer aller se faire poser une sonde par une « faiseuse d'ange » du quartier, ou dans une clinique parisienne pour celles qui en avaient les moyens.

C'est sans doute ce qui nous a décidé à apprendre à pratiquer nous-mêmes la méthode Karman avec une infirmière, Sylvie, qui faisait partie de notre groupe et qui avait elle-même appris avec la gynécologue Joëlle Brunerie.

Nous avons de bonnes relations avec plusieurs médecins du quartier, auxquels nous pouvions nous adresser si nous avons besoin de leurs conseils, qui nous faisaient des ordonnances, et auxquels nous adressions des femmes qui pouvaient ainsi consulter un médecin ami. Et de leur côté, des médecins nous envoyaient des femmes !

La pratique

Un groupe se formait autour d'une ou deux personnes ayant appris la méthode Karman auprès d'une infirmière ou d'un médecin. Le matériel était acheté au BHV médical grâce à l'ordonnance d'un médecin sympathisant. L'argent venait des militant(e)s eux-mêmes puis de ce que les femmes avortées étaient invitées à donner pour aider les suivantes.

Les avortements se passaient soit chez les femmes, soit chez l'une des participantes du groupe. L'équipe comprenait toujours au moins deux personnes, l'une plus occupée de technique, l'autre d'accompagnement. Il n'y avait pas d'anesthésie, mais une prémédication pour prévenir un choc vagal. Tous les instruments utilisés étaient stérilisés et maniés selon les règles de l'asepsie transmises par les plus anciennes.

Le moment de l'aspiration était souvent douloureux, mais heureusement assez bref. L'accompagnement de l'avortement aidait la femme à mieux vivre non seulement la douleur physique mais aussi le stress, la culpabilité, les situations difficiles dont elle pouvait parler avec d'autres femmes. L'avortement terminé, on prenait le temps de parler, on expliquait comment allaient se passer les suites, la vigilance à avoir et les médicaments à prendre, et on décidait ensemble d'une date pour se revoir.

Nous proposons aussi aux femmes de revenir pour soutenir d'autres femmes, accueillir et tenir des permanences, apprendre la pratique à leur tour et faire partie de notre groupe.

Plusieurs copines très engagées dans le MLAC par la suite ont d'abord été des femmes venues pour se faire avorter.

Les problèmes

Côté répression, étrangement, il n'y a jamais eu d'ennuis: est-ce parce qu'il y aurait eu des consignes, venant du ministère de la Justice, pour ne pas poursuivre les personnes qui faisaient des avortements sans but lucratif? On se battait tout de même pour obtenir une loi!

Côté médical, il y a eu des moments de stress, on a pu se trouver face à un début d'hémorragie, due à une cause ou une autre, qui a pu être prise en charge et traitée en allant consulter un médecin sympathisant. Parfois, on avait commencé une aspiration, et nous nous apercevions qu'on ne pouvait pas la terminer car la grossesse était plus avancée que prévu: cela pouvait arriver, parce que l'échographie n'existait pas, que le toucher vaginal n'indiquait pas précisément l'avancement de la grossesse et que des femmes se « trompaient », volontairement ou non, sur leurs dates de dernières règles. Alors nous accompagnions les femmes à l'hôpital pour réclamer un curetage (puisque à l'époque les hôpitaux ne pratiquaient pas les aspirations), en montrant le contenu de ce qui avait été aspiré et recueilli dans un bocal. Ces déclenchements d'aspiration, il nous est aussi arrivé de les pratiquer en toute conscience, quand la grossesse d'une femme était trop avancée et que nous voulions obliger l'hôpital à respecter la volonté de la femme: nous avons ainsi plusieurs fois occupé les urgences de l'hôpital Tenon pour arriver à nos fins et soutenir une femme jusqu'à ce que les médecins fassent leur travail.

Notre pratique était illégale, mais nous la savions légitime

Nous étions totalement engagées et nous paritions avec les femmes quelque chose de très intime, animées par un courage collectif.

Il y a une dizaine d'années, dans le cadre de mon travail dans un foyer de femmes, j'ai rencontré Simone Veil, avec qui j'ai reparlé de cette période: elle a reconnu que la pratique de la méthode Karman, par les médecins mais aussi par les femmes, avait été un moyen de pression déterminant pour que la loi soit votée.

Ce que je pense maintenant, c'est que, bien au-delà d'un moyen de pression, cette pratique, investie de façon collective avec en même temps une prise de responsabilité individuelle, a profondément transformé notre rapport au pouvoir médical, au pouvoir tout court.

Après le vote de la loi Veil, en février 1975, nous avons continué la pratique quelques mois, car la loi était loin d'être appliquée, puis nous avons

arrêté pendant un temps car nous avons besoin de prendre du recul et de réfléchir, dans un contexte qui avait changé.

2. Après la loi : le groupe Femmes de la place des Fêtes

Plusieurs d'entre nous se sont retrouvées en 1976 dans des activités du quartier de la place des Fêtes, au sein et autour d'une maison accueillant des collectifs comme une « boutique de droit », un comité de lutte d'objecteurs de conscience, des groupes de jeunes du quartier, une crèche parallèle, une « cantine »... et un groupe de femmes. Ce qui nous animait et nous réunissait, c'était l'idée de prendre nos affaires en main de façon collective.

Ne pas abandonner notre corps au pouvoir médical

Le groupe Femmes de la place des Fêtes a soutenu le MLAC d'Aix au moment du procès qui a eu lieu en mars 1977.

Une partie du groupe, rejoint par les militantes du MLAC qui avaient essayé de faire pression sur les hôpitaux pour l'application de la loi, a décidé de reprendre la pratique des avortements, en même temps que l'organisation de consultations collectives, où nous apprenions à nous examiner, diagnostiquer des problèmes gynéco, poser des stérilets ou suivre des grossesses et des accouchements, aidées par des médecins et sages-femmes, dont la plupart travaillaient à la maternité des Lilas.

Cette démarche pour connaître notre corps et ne pas l'abandonner au pouvoir médical était issue de la pratique de l'avortement par certaines d'entre nous, mais aussi de l'influence de groupes féministes américains, comme le groupe de Boston, dont le livre *Notre corps, nous-mêmes*, avait été traduit en français en 1977.

Nous constatons que la plupart des hôpitaux, à part quelques lieux comme les Lilas, les Bluets, ou Louis-Mourier à Colombes, tardaient à installer une pratique correcte des avortements. Nous constatons que notre pratique était plus à l'écoute des femmes et moins traumatisante que celle des médecins. Alors, pendant toute cette période, jusqu'au vote définitif de la loi Veil en 1979, nous avons continué à pratiquer, à accompagner, à nous former, à nous réunir et aussi à manifester. Puis, au fur et à mesure que se mettaient en place plus de moyens pour les IVG, et que se créaient des centres d'orthogénie, la vie collective du groupe

s'est dispersée. Celles qui continuaient à pratiquer des avortements se sentaient devenir des « techniciennes » face aux femmes : nous avons arrêté. Certaines ont eu des enfants, ont accouché chez elles entourées par les copines du groupe, et certaines sont devenues sages-femmes... La plupart ont gardé ces liens qui restent quand des choses profondes de la vie et de sa transformation ont été partagées.

3. Aujourd'hui : 40 ans plus tard...

Plusieurs d'entre nous ont participé à la création et aux actions du collectif des femmes et des associations du XX^e qui s'est mobilisé pour la ré-ouverture du centre IVG de Tenon.

Nous avons abandonné notre corps au corps médical. Nous avons baissé la garde. Nous avons un peu oublié.

Je sais combien les actions collectives peuvent être créatives et porteuses de changement, mais je sais aussi que tout ce qui a été acquis par les luttes de femmes peut être remis en cause à chaque instant par l'ordre moral et le pouvoir patriarcal.

Aujourd'hui, ce que je voudrais transmettre aux jeunes femmes, pour qu'elles s'en saisissent, si elles le désirent, c'est la restitution exacte d'une pratique militante qui, au-delà de ce pourquoi on se bat, nous révèle à nous-mêmes et transforme physiquement, intellectuellement et définitivement notre rapport au pouvoir et à l'émancipation.

LA VALISE DU MLAC

La valise du comité contenant tout le matériel nécessaire à la méthode Karman est restée miraculeusement intacte depuis plus de trente-quatre ans. Je l'ai trouvée chez Brigitte Daudu qui en avait la garde. Elle ressemblait de façon troublante à celle de mon enfance. J'ai aussi repensé au carton oublié sous les combles de la maison familiale et à cette faculté qu'ont les objets d'attendre patiemment le jour où les circonstances, et parfois le hasard, leur offriront la possibilité de témoigner.

Brigitte m'a accueillie avec un thé bien chaud, comme elle accueillait autrefois les femmes inquiètes qui se présentaient pour une demande d'IVG. Nous étions émues l'une et l'autre. Elle a soulevé le couvercle de la valise et sorti les objets un par un, dans l'ordre d'utilisation, en les nommant et en m'expliquant à quoi ils servaient. Le matériel chirurgical était acheté au BHV médical grâce à une ordonnance délivrée par des médecins militants qui soutenaient les actions du MLAC, comme Pierre Boutin.



LA VALISE ET SON CONTENU

1. Étiquette collée à l'intérieur de la valise indiquant qu'elle appartient au docteur Pierre Boutin, maternité des Lilas, pour protéger les filles du MLAC en cas de contrôle policier.
2. Questionnaire médical et d'information donné aux femmes avant l'intervention.
3. Seringues pour les injections faites avant l'interruption pour limiter le risque de choc vagal.
4. Ampoules d'antispasmodiques et anti-hémorragiques : Buscopan, Atropine, Methergin.
5. Petite scie pour ouvrir les ampoules.
6. Viscéralgine en cas de manifestation douloureuse et aiguë.
7. Petit matériel: ruban adhésif, brosse à ongles, embouts de canules (n°25)...
8. Calendrier servant à calculer la date du début de grossesse à partir des dernières règles.
9. Doigtiers deux doigts pour faire le toucher vaginal permettant d'évaluer si le nombre de jours écoulés depuis le début de la grossesse correspond bien à celui indiqué sur le calendrier.
10. Gants stériles.
11. Compresse.
12. Grandes chaussettes pour que les femmes n'aient pas froid aux jambes durant l'intervention.
13. Haricot en inox pour déposer les instruments.
14. Lampe de poche servant à éclairer le col de l'utérus.
15. Miroir pour que la femme puisse, si elle le souhaite, regarder ou participer à l'intervention.
16. Boîte contenant le matériel stérile: pince de Pozzi (n°17), pince à compresses (n°18) et spéculum (n°19).
17. Pince de Pozzi pour maintenir l'utérus en place pendant l'intervention.
18. Pince à compresses pour désinfecter le col de l'utérus.
19. Spéculum jetable en plastique.
20. Tube renfermant les bougies (24) et les canules (25) avec bouchon stérilisateur.
21. Bouchon du tube contenant les capsules de stérilisation.
22. Bétadine, antiseptique de la peau et du champ opératoire.
23. Flacon pissette pour verser la Bétadine sur les compresses et le matériel.
24. Bougies utilisées pour dilater le col de l'utérus. On commence par la plus fine pour augmenter peu à peu, jusqu'à atteindre une taille légèrement supérieure à celle de la canule.
25. Canules de différentes tailles, suivant l'âge de la grossesse. Souples et pliables, elles ne peuvent pas traumatiser la paroi utérine.
26. Bocal qu'on accroche au pied de la table et destiné à recueillir le produit de l'aspiration.
27. Manomètre qui contrôle le degré d'aspiration afin qu'elle soit légère et non traumatisante.
28. Embout en caoutchouc relié à la pompe à vélo inversée (n°30) afin de faire le vide dans le bocal.
29. Embout en caoutchouc relié à l'embout de la canule.
30. Pompe à vélo inversée, bricolée par les copains.
31. Passoire destinée à récolter le produit de l'aspiration pour vérifier que tout a bien été enlevé, après l'avoir passé sous l'eau.

